

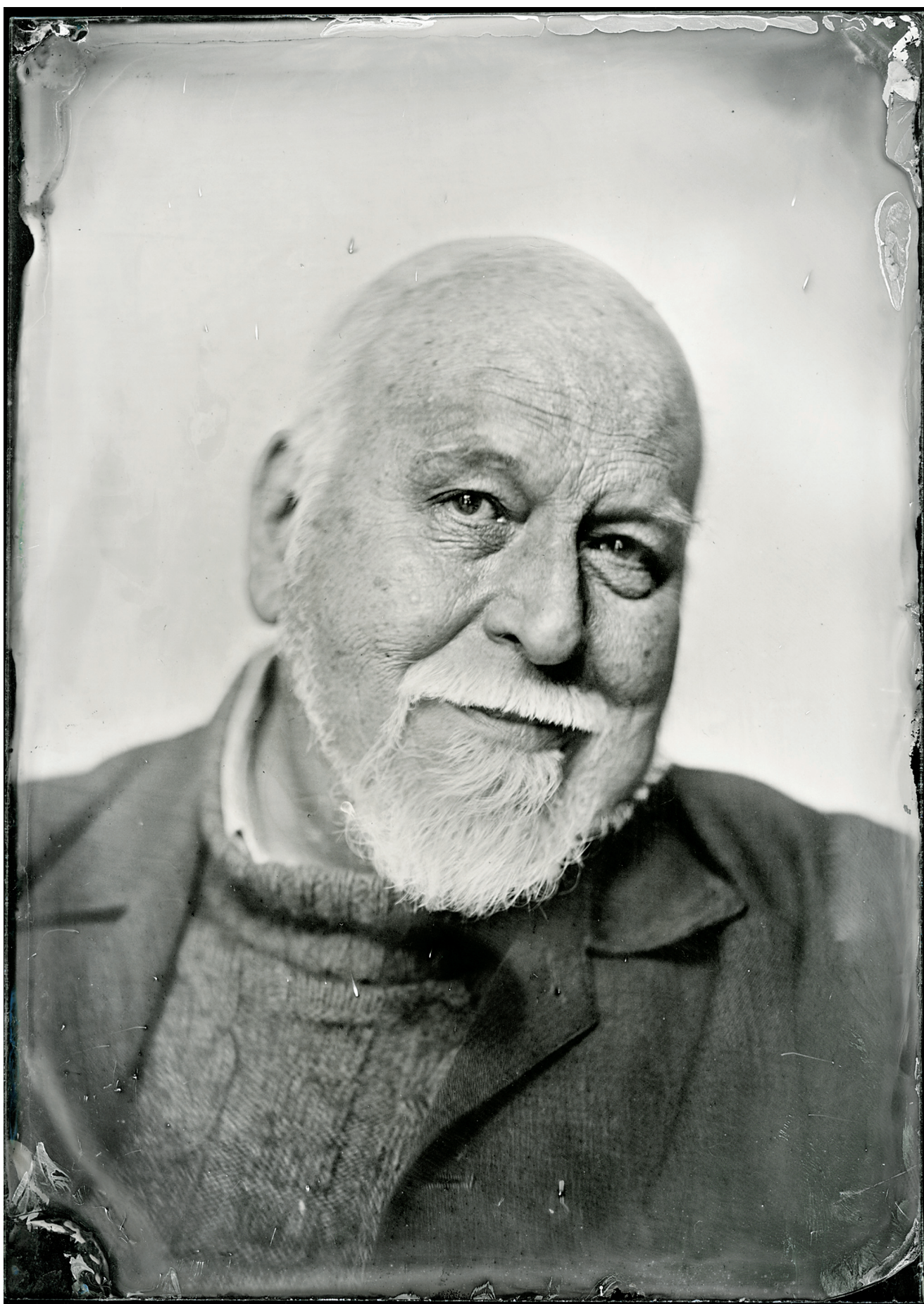


ROMAN
Aki Shimazaki poursuit
sa quête méditative
Page F 3



POLAR
Après la Mafia et la CIA, R.J. Ellory
s'attaque aux ripous du NYPD
Page F 5

LIVRES



Ambrotype de Jean-Claude Germain réalisé par le photographe Marc Montplaisir pour *Le Devoir*.

Jean-Claude Germain, grand agitateur de l'histoire



«Il faut se dire soi-même, si l'on ne veut pas être dit par les autres», rappelle fort à propos Jean-Claude Germain dans son plus récent livre, *Nous étions le nouveau monde*. Dans cet ouvrage vif, avec la truculence, l'érudition et le style qu'on lui connaît, il entreprend de présenter, dans un mouvement de va-et-vient parfaitement maîtrisé, les années de turbulences qui précèdent les révolutions de 1837-1838. Pour une introduction vivante et accessible à cette période méconnue de l'histoire de l'Amérique, disons-le tout de suite, on ne trouvera pas mieux.

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

«**P**endant toute la première moitié du XIX^e siècle, la vie politique québécoise sera marquée par un affrontement constant entre deux conceptions du vivre-ensemble: la vision affairiste d'une cohorte de gouverneurs coloniaux entourés d'une meute de privilégiés, et le credo démocrate et égalitaire d'un parti, d'abord nommé Canadien, puis Patriote, qui fera preuve d'une détermination aussi résolue que la cupidité des amis du pouvoir était sans limites.»

1792: première élection et première campagne électorale. Germain montre comment une poignée de riches mangent du pauvre et à quel point l'esprit d'indépendance des «Canayens», inspirés en cela peut-être par les autochtones, leur fait refuser les corvées obligatoires et diverses formes d'exploitation. Dans cet esprit, la foule résiste même à des saisies publiques. Les protestataires, montre Germain, envahissent régulièrement la place d'Armes à Montréal. «Non aux corvées! Non aux amendes!» Même les arrestations des turbulents ne sont pas faciles: la foule va attaquer au besoin le shérif...

Les représentants de la couronne anglaise craignent cet esprit d'indépendance, qui évoque forcément pour eux l'esprit révolutionnaire et républicain qui souffle aussi bien sur les États-Unis que sur la France. Espions, contre-espions, machinations et délirantes théories du complot sont au rendez-vous. Des têtes tombent pour soutenir celle du roi.

Parmi les victimes, on trouve David MacLane, un marchand américain condamné en vitesse à Montréal pour «espionnage» au profit de la France, dans la perspective de soulever les «Canayens». Il sera exécuté le 21 juillet 1797.

Comme à plusieurs reprises dans son livre, Jean-Claude Germain laisse alors parler Philippe Aubert de Gaspé, un important témoin. D'abord pendu, MacLane est ensuite décapité pour l'exemple, à la vue du public. Puis, on extrait le cœur de sa poitrine, de même qu'une partie de ses entrailles, lesquels sont brûlés sur un bûcher. Le bourreau s'emploie enfin à découper le cadavre en quartiers. L'ensemble de ces mutilations, destinées à décourager quiconque de maintenir un esprit d'indépendance, dure plus de deux heures et rapporte 900 \$ au bourreau, une véritable fortune à l'époque.

Mais ce n'est pas tout. Deux mille exemplaires du compte rendu du procès expéditif de MacLane sont imprimés et distribués. «L'insistance était mise sur le châtiement impitoyable qui serait imposé à ceux qui ne se mêleraient pas de leurs af-

fares.» Plusieurs arrestations ont lieu dans la foulée de cette affaire.

Le régime impérial anglais ne fait pas de cadeau, sauf à lui-même. Le monde religieux le comprend assez vite et pratique volontiers l'aplaventrisme devant le pouvoir en place afin d'assurer sa propre existence. M^{re} Plessis est de ceux qui donnent plus au pouvoir colonial qu'ils n'en demandent. Son oraison extatique prononcée le 10 janvier 1799 donne le niveau auquel il se maintient: «Mes bien chers frères, tout ce qui affaiblit la France tend à l'éloigner de nous. Tout ce qui l'en éloigne assure nos vies, notre culte, notre bonheur. L'Angleterre est le grand boulevard sur lequel reposent nos espérances.»

Un autre porteur de mitre, M^{re} Jean-Jacques Lartigue, ne porte plus à terre au sujet de l'Angleterre. À défaut d'avoir pu être nommé tout de suite évêque de Montréal, il fait semblant de l'être, donnant la leçon à tout le monde, «avec une autorité surfaite», assis sur son titre ridicule d'évêque de Telmesse, un diocèse byzantin de l'Asie mineure au VI^e siècle, ce qui équivalait «en quelque sorte à être nommé roi de la fête».

Rien n'y fait: l'esprit révolutionnaire flotte haut et se maintient. Un petit groupe de «Canayens» tentera même d'envoyer un émissaire en France afin d'encourager Napoléon à débarrasser l'Amérique du Nord de la Couronne britannique. «Nous avions projeté, Sire, de secouer le joug des Anglais; nous attendions des fusils pour nous ar-

mer et frapper un coup sûr.» Le texte de cette pétition ne se rendra pas au chef de guerre. Mais se fût-elle rendue que le cours de l'histoire n'en aurait sans doute pas été changé.

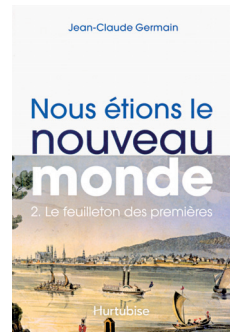
La distance entre l'Angleterre et sa colonie n'en demeure pas moins grande, comme le montre Jean-Claude Germain par une multitude d'exemples.

À travers des pages vives et jamais ennuyeuses, où l'histoire navigue aussi bien du côté des États-Unis que de l'Écosse, on rencontre toute une galerie de personnages, dont quelques-uns des premiers grands marchands montréalais. Joseph Masson, premier millionnaire du genre, allié du pouvoir, mais qui soutient tout de même un opposant comme Louis-Joseph Papineau. John Molson, brasseur d'affaires et d'idées, et d'autres encore de ces gens qui naviguent dans «un régime d'inégalités systémiques» sont aussi dans le portrait.

Le paradis du voleur

Devant un Parlement qui ne jouit d'aucun véritable pouvoir, le gouverneur découvre avec horreur que le receveur général, John Caldwell, est parti avec la caisse:

VOIR PAGE F 2: AGITATEUR



LIVRES

EN BREF

Lancement du Prix des lecteurs Radio-Canada

C'est aujourd'hui que la douzième édition du Prix des lecteurs Radio-Canada prend son envol, alors que seront dévoilés les six livres finalistes. Sous la présidence d'honneur de l'auteur et dramaturge Marie Laberge, huit lecteurs jurés, choisis au hasard à travers le Canada, devront déterminer, par consensus, le roman francophone canadien écrit hors Québec le plus marquant de la dernière année. Le lauréat, dont le nom sera dévoilé le 17 avril prochain, remportera une bourse de 5000 \$. L'an dernier, Gracia Couturier avait été couronnée pour son roman *Chacal, mon frère* (éditions David). — *Le Devoir*

20^e Salon du livre Westmount

Ce dimanche se tient le 20^e Salon du Livre Westmount, qui s'annonce fièrement comme «le plus petit salon du livre au Canada!». Des éditeurs ontariens et québécois y présenteront leurs éditions rares, leurs livres de collection, leurs cartes et leurs impressions fines. À l'école Selwyn House, de 10h à 17h. Entrée: 3\$. — *Le Devoir*

Reconquérir les régions

Infatigable militant régionaliste, Roméo Bouchard poursuit sa lutte dans *La reconquête du Québec. Esdras Minville et le modèle gaspésien* (Ecosociété, 2011). Dans cet essai original, le cofondateur et ex-président de l'Union paysanne s'inspire, tout en l'actualisant, du programme économique d'Esdras Minville, un intellectuel clérical-nationaliste des années 1930-1940, pour plaider en faveur d'un nouveau modèle québécois, axé sur la démocratie locale, la décentralisation et une véritable politique d'occupation du territoire qui passerait par une prise en charge publique et régionale des ressources naturelles. Le Québec, écrit Bouchard, pour se relancer sur la voie de l'autonomie, a besoin d'une seconde Révolution tranquille, à teneur régionaliste. — *Le Devoir*

Tout sur l'eau

Élément vital, l'eau est partout en nous et autour de nous. Nous en savons pourtant assez peu sur elle, sur ses propriétés, sur ses dangers potentiels, sur la façon de la traiter dans nos villes ou à la campagne. Dans *101 questions pratiques sur l'eau* (Multimondes, 2011), Jean Sérodes, spécialiste de la qualité de l'eau lié à l'Université Laval, nous instruit agréablement à cet égard. Il nous éclaire autant sur l'eau dans la nature (les marées, la couleur des lacs, le facteur humide, la rosée, etc.) que sur l'eau dans la maison (la qualité et le goût de l'eau potable, la cuisson au presto, l'eau embouteillée, l'économie d'eau, etc.). Certaines de ses réponses sont plutôt savantes, mais l'ensemble demeure accessible et très éclairant. — *Le Devoir*

Cioran ou l'ironie

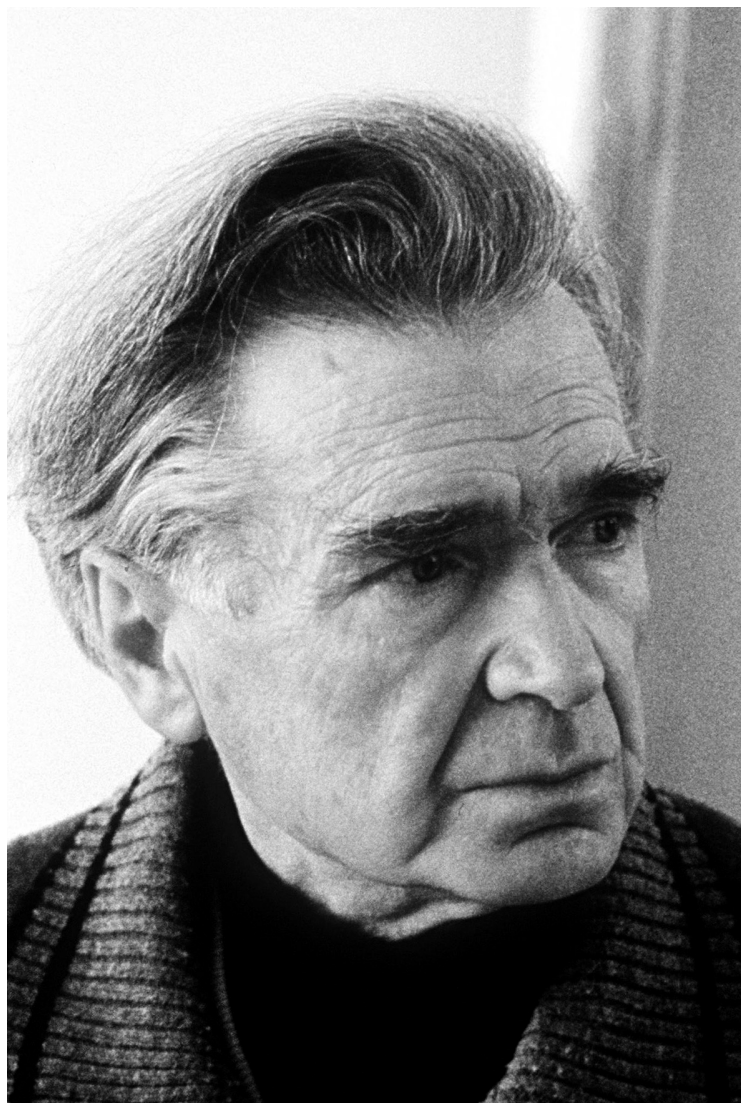
GILLES ARCHAMBAULT

Non mais, qu'est-ce qui m'a pris de choisir Cioran comme sujet de cette petite chronique. Je n'ai pas du tout la formation philosophique souhaitée pour analyser une œuvre qui, livre après livre, a démontré la futilité de vivre. Ma seule justification viendrait de ce que, si je l'ai lu avec une certaine ferveur tout au long des années, c'est au fond à cause de la précision et de la pureté de son écriture.

Cioran mettait dans sa détestation de la vie une ferveur qui finissait par convaincre le lecteur de l'émotion extrême avec laquelle il décidait de la décrier. Il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'il ne médisait de la vie que pour se prémunir contre les désillusions. À peu près comme un amant déçu se prend à se protéger contre les passions à venir en reniant des bonheurs passés pour ne pas en ressentir trop profondément l'absence.

Comme il est normal pour un livre de la collection de la Bibliothèque de la Pléiade, on est en présence d'une édition critique, avec préface, notes, chronologies. L'édition omet les ouvrages que l'auteur a écrits en roumain. C'est en 1949 que paraît chez Gallimard *Précis de décomposition*, d'abord intitulé *Penseur d'occasion*. Il ne faut tout de même pas oublier que notre auteur avait déjà publié cinq ouvrages dans sa langue maternelle avant d'opter pour le français.

Nicolas Cavaillès, dans son éclairante préface, écrit d'entrée: «Mourir, être mort, se sentir dépérir et participer déjà de la vacuité universelle, traquer les signes de sa décomposition et creuser le gouffre d'angoisse qu'ouvre en l'être sa vocation au vide — Cioran y aura passé toute sa vie.» Partant de cette certitude que rien ne sert à rien, que tout retournera au néant, il a bâti une œuvre avec la farouche détermination d'un bâtisseur de cathédrale. Se regardant créer, réfrénant sûrement de se prendre en dérision, s'amusant même de ses propres partis pris. Possédé par une ironie instinctive, il ne répugne pas à se livrer à des



Livre après livre, Cioran a monté une œuvre démontrant la futilité de vivre.

exercices d'admiration, trouvant chez Valéry ou Eliade, Joseph de Maistre ou Borges, des sujets d'étude.

Professeur de désespoir, Cioran? Je ne crois pas. Persuadé de l'inanité de tout, assurément. On trouve dans ses *Cahiers*, qui ne font pas partie de cette édition, la note suivante: «Paul Celan s'est jeté dans la Seine. Cet homme... que je fuyais, par peur de le blesser, car tout le blessait. Chaque fois que je le rencontrais, j'étais sur mes gardes et je me surveillais au point qu'au bout d'une demi-heure j'étais exténué.» D'où il m'apparaît qu'il y a chez ce cynique une douceur et un humour qui temporent tout.

Je mets au défi l'amateur de prose française de résister à la clarté et à la limpidité d'un style

proche des moralistes du XVIII^e siècle. Avec, en prime, une distanciation et une acuité essentiellement contemporaines. «C'est une erreur, écrit-il, de vouloir faciliter la tâche du lecteur. Il ne vous en saura pas gré. Il n'aime pas comprendre, il aime piétiner, s'enliser, être puni. D'où le prestige des auteurs confus, d'où la pérennité du fatras.»

Cioran, contrairement à ce que professent les optimistes, aide à vivre. «Je ne suis pas pessimiste, j'aime ce monde horrible», confesse-t-il. Ce genre d'ironie doit bien s'appeler politesse.

Collaborateur du Devoir

ŒUVRES

Cioran
Bibliothèque de la Pléiade
Paris, 2011, 1647 pages

Littérature étrangère

Martin Amis ébranlé par sa maturité

MICHEL LAPIERRE

«Nous vivons la moitié de notre vie en état de choc... Et c'est la seconde moitié.» Par sa beauté, la réflexion renversante de Keith, héros de *La veuve enceinte*, le dernier roman de Martin Amis cristallise la vie d'un homme né en 1949, comme l'auteur, et qui ne s'est jamais remis d'avoir eu 20 ans en 1970. Alors, raconte Amis: «Le sexe s'était séparé du sentiment. La pornographie était l'industrialisation de cette fissure...» La révolution sexuelle échouait.

Emprunté au penseur révolutionnaire russe Alexandre Herzen (1812-1870), le titre du roman exprime cet échec ou, mieux, comme le précise Amis,

et à la multiplicité. Dans le château italien, le cœur de Keith balance entre trois jeunes femmes.

À Lily, sa petite amie presque moche, le héros avoue, à la façon des filles: «Tu es mon genre.» La «très jolie» Schéhérazade, sans passer à l'acte, l'envoûte et le chagrine: il craint que le cunnilingus qu'il lui ferait ne ressemble, en le privant du spectacle de sa beauté, à «une peine de prison incroyablement longue». Chez la croqueuse d'hommes Gloria Beautyman, musulmane apostate occidentale à l'extrême, il découvre un appétit érotique de garçon, au point de lui dire: «Tu ES une bite.»

Tourmenté par les charmes si différents de ces trois femmes et de bien d'autres, Keith en vient à considérer une version négligée du mythe de Narcisse comme la plus proche de la vérité

Le dernier roman de Martin Amis cristallise la vie d'un homme né en 1949, comme l'auteur, et qui ne s'est jamais remis d'avoir eu 20 ans en 1970

«les dessous de l'histoire» du bouleversement des mœurs survenu en Occident dans les années 60 et 70. «Le monde qui s'en va ne laisse pas derrière lui un héritier, mais une veuve enceinte», écrit Herzen. *Entre la mort de l'un et la naissance de l'autre... une longue nuit de chaos et de désolation passera.*

Cette nuit obsédante, qui, pour l'Anglais Keith Nearing, commence à l'été 1970, lors de vacances dans un château du sud de l'Italie, est le sujet du récit. Lorsqu'on dépasse le cap de la cinquantaine, signale Amis, «une présence énorme et insoupçonnée» surgit, «tel un continent qui n'a pas encore été découvert. C'est le passé.»

La remarque du romancier britannique est si pénétrante que l'on se demande s'il s'agit d'une trouvaille ou d'une vérité dénichée au fond des âges par un exploit, d'autant que le passé, ici, n'a rien de fixe. Il s'assimile aux métamorphoses

humaine. Selon cette variante, le jeune homme ne s'éprend pas de sa propre image reflétée dans une fontaine, mais de celle de sa sœur jumelle morte prématurément. Au lieu de languir jusqu'à la mort devant l'insaisissable moi, il meurt de soif pour éviter de troubler l'image d'une autre...

Amis conclut: «Il fallut un jour et une nuit à Narcisse pour mourir? mais il nous faut un demi-siècle.» Il voit dans cette mort lente une transformation, voire un germe. On n'en doute pas. Même si les utopistes peuvent en déplorer l'échec, la révolution sexuelle nourrit l'histoire par une splendeur digne des ruines et du corail.

Collaborateur du Devoir

LA VEUVE ENCEINTE

Martin Amis
Gallimard
Paris, 2012, 544 pages

AGITATEUR

SUITE DE LA PAGE F 1

«Quatre-vingt-seize mille livres, une somme qui dépasse le budget annuel de toute la colonie.» Peut-on punir cette fraude incroyable? Même pas. Prenez mes biens, dit Caldwell presque en riant.

Louis-Joseph Papineau réclame un contrôle des dépenses, une réduction des salaires. Il tient le gouverneur responsable. Rien à faire. C'est même Papineau qui est montré du doigt par les abuseurs de toutes sortes!

Ils sont alors nombreux ceux qui constatent qu'on tente de faire du Canada une sorte de

nouvelle Irlande soumise au pillage et à la bonne volonté du pouvoir colonial. Comment faire taire la majorité? On emprisonne pour délit d'opinion. Daniel Tracey, le rédacteur en chef de l'*Irish Vindicator*, est jeté en prison, de même que Ludger Duvernay. Les protestations fusent. Des assemblées publiques se multiplient partout. *La Minerve* traduit l'exaspération populaire: «Le peuple est fatigué des injustices qu'il subit depuis la cession du pays. Il faut la révolution et la séparation de l'Angleterre!»

Les médailles que la foule es-

père voir attribuer ne sont pas frappées des armoiries de la Couronne britannique. Lorsque Duvernay et Tracey sont libérés, la foule leur passe plutôt au cou une médaille d'or, fruit d'une souscription populaire, où l'on a écrit ces mots: «La liberté de presse est la sauvegarde du peuple». Les assemblées réclament aussi cette liberté pour le peuple et l'assurance de sa souveraineté. Le banquet du 24 juin 1834 donne le ton de cet esprit démocratique qui règne alors, par un grand toast porté «au peuple, source de tout pouvoir légitime!»

Le choléra, qui ravage la population épisodiquement, semble presque un moindre mal par rapport aux habits rouges, à cette «présence arrogante, agressive et méprisante des soldats dans le quotidien». Jean-Claude Germain cite les témoins des actions de

cette armée d'occupation: «Rue Saint-Paul, il n'est pas rare de voir des soldats qui marquent le pas, la baïonnette au poing, en hurlant à pleins poumons: "God damn the Canadians!"» Sous le prétexte qu'ils représentent la couronne — «Britannia rules the waves!» — des soldats s'emparent de biens privés et tirent sur la foule pour un oui ou pour un non.

Dans les souvenirs de jeunesse d'Amédée Papineau, cités par Germain, le fils du chef patriote rappelle que, «pendant les crises, on masquait hypocritement les abus et les griefs, mais, aussitôt le danger écarté, les gouverneurs et l'oligarchie recommençaient leur oppression et la lutte contre l'Assemblée et le peuple.»

Attaques

La maison des Papineau est plusieurs fois l'objet d'attaques

en règle. Les persiennes, les châssis et les portes du rez-de-chaussée sont démolis. Les coups de pierre, de bâton et de hache retentissent «sur toute la façade de la maison». Papineau finira-t-il pendu? Un journal, le *Montreal Herald*, encourage les bons tireurs à s'exercer à abattre le «Grand Agitateur» en s'exerçant au tir sur une figure de plâtre qui le représente. «Un prix sera décerné au tireur qui abattra la tête dudit personnage à cinquante verges de distance.»

Il faut des volontaires pour protéger nuit et jour Papineau. Bientôt, à l'ouverture de la nouvelle session, Papineau découvrira «au parlement, en compagnie de plus de deux mille partisans, [...] que les murs de l'édifice sont couverts d'insultes et d'injures contre les Patriotes et leur chef.»

«Tout ce qui est commissionné par le gouvernement est frappé de démence. Il n'y a plus que le peuple qui ait de l'esprit en ce pays», résume Papineau. Mais le pouvoir impérial résiste à toutes les démonstrations de la volonté populaire. Pourtant, «438 739 électeurs ont répondu "Oui!" aux Quatre-vingt-douze Résolutions des Patriotes, qui peuvent se résumer pour l'essentiel à obtenir le droit souverain pour l'Assemblée de faire ses lois, de lever ses impôts et de contrôler ses dépenses.»

Jean-Claude Germain ne peut s'empêcher de noter au passage que, «si on ajoutait à cette liste une quatrième requête, celle de pouvoir signer ses traités, nous aurions la question du référendum de 1995 sur l'indépendance du Québec.»

Le Devoir

NOUS ÉTIONS LE NOUVEAU MONDE

TOME 2: LE FEUILLETON DES PREMIÈRES
Jean-Claude Germain
Hurtubise
Montréal, 2012, 307 pages

À travers le regard des ambassadeurs canadiens...

Sous la direction de
Stéphane Roussel et Greg Donaghy

MISSION PARIS
Les ambassadeurs du Canada en France et le triangle Ottawa - Québec - Paris

Science politique
CAHIERS DU QUÉBEC

Hurtubise

www.editionshurtubise.com

Deux soirées à la librairie Paulines

Le 13 mars 19 h 30
Faire de la politique autrement
Avec Françoise David et Jean Laliberté
Contribution suggérée: 7 \$
Réservation obligatoire.

Le 15 mars 19 h 30
Ciné - Conférence
L'Épreuve des mots
Dans le cadre de la
Semaine de la déficience intellectuelle.
Contribution suggérée: 5 \$
Aucune réservation n'est requise.

5 ans
depuis
sur la rue
Masson

Beaucoup plus qu'une librairie!
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

SODEC
Québec

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La princesse et le cinéma

Une année studieuse fait revivre les années 60. Il est ici question d'amour et de cinéma, et Jean-Luc Godard tient le premier rôle. Récit en forme de conte de fées par Anne Wiazemsky.

GUYLAINE MASSOUTRE

1966. Anne Wiazemsky vient de tourner *Au hasard Balthazar* de Robert Bresson; elle n'a pas vingt ans. Jean-Luc Godard, lui, a fini *Masculin féminin*, avec, en vedette, Jean-Pierre L  aud, Chantal Goya et Marlène Jobert; dans des r  les seconds, Brigitte Bardot et Françoise Hardy. Anne Wiazemsky, petite-fille de François Mauriac et fille d'un prince, écrit alors à Godard son admiration.

Il va lui plaire d'abord à l'écran, puis va le rencontrer, et bientôt une folle idylle commence. 1967, c'est l'année du bac, pour la jeune fille qui n'a pas envie d'étudier, mais d'écrire, de jouer devant la caméra et de s'enflammer pour la vie, pour l'amour, pour des visages.

L'année culmine avec un double   v  nement: le tournage de *La Chinoise* par Godard, dont Anne est l'héroïne, et le mariage vraiment fou, en Suisse, de Godard avec *«la plus belle femme de Paris»*, comme disent les copains. Wiazemsky relate tout en détail. Ce roman de sa vie, elle l'intitule par antiphrase *Une année studieuse*. Quelle histoire, et quelle farce!

Tendresse et tourments

Cette année 1967, pr  r  volutionnaire et libertaire, a de la matière folle    revendire. Emballantes, les anecdotes humoristiques se bousculent. Les portraits sont l  ch  s et naturels, écrits avec l'amour autant de la langue, des mini-romans et des queues de cheval que des personnes même.

Godard, d'abord. Comment ne pas aimer cet   legant farfelu, au verbe brillant et sans complexe? En lisant ce beau récit, on se prend d'affection pour ce couple à la fois naïf et enchanteur, Godard en jeune homme en train de se convertir au mao  sme et Anne qui rêve de passer sa vie devant ou derrière la caméra! Il est tendre, attentif, patient, fou comme son Pierrot, et surtout charmé par Anne, toute à son innocence.

Du côté d'Anne et de sa famille, c'est le drame latent, patent. Qui voudrait, chez les Mauriac, d'un gendre de cette espèce, ce gauchiste engagé, cette tête de pont de la Nouvelle Vague dont les films, plus documentaires que fictifs, tournent résolument le dos à la grande culture? Chez les

Mauriac, on vit sur la lancée bourgeoise du XIX  e siècle, sa morale catholique et, disons-le, plus conservatrice que progressiste.

Anne raconte donc, sans la grosse tête, ses ennuis d'adolescente bien élevée chez les artistes, souvent aussi jeunes qu'elle. Sous l'  cil bienveillant de son tuteur, Bon-Papa Mauriac, l'impressionnant patriarche, elle fait des frasques. Claire, sa mère veuve, fille de François l'académicien — Prix Nobel de littérature en 1952 —, résiste aux libertés prises par sa fille, légalement mineure. Mais chez les Mauriac-Wiazemsky, l'amour circule avec l'approbation tacite du grand-père: celui-ci, amusé, a demandé à voir les films de Godard, plutôt que de prêter crédit au courrier bien-pensant qui calomnie les siens.

Le dessin parfait de l'amour

C'est un beau moment de lecture, *Une année studieuse*. Voici le temps retrouvé, conte de fées que la romanc  re dédie à Florence Malraux, f  e de cette entreprise. Godard, lui, vit en Suisse, sa terre natale. Comment romancer une vie qui a pris le large depuis longtemps? L  a se mesure le talent, la vérité indéniable — mais quelle vérité? —, l'art de faire sourire et envier.

H  t  ez-vous, après lecture, de revoir *La Chinoise*. Godard tournait ce qu'il sentait, entendait, vivait avec Anne, dans l'appartement même qu'il louait. Vous aurez toute une époque devant vous, source de rêves, de tics, de vérités. Quand on pense que Godard espérait, avec son film, recevoir une invitation de Mao et ses lauriers! Avec le recul du temps, c'en est encore plus drôle.

Et puis, il y a l'amour fou, un an avant Mai 68. Nanterre, l'université dans les champs, les cités ouvrières, les luttes étudiantes et le militantisme révolutionnaire, utopiste comme on l'est à vingt ans... Dans un climat d'espoir qu'un monde meilleur soit possible, ce livre rallume un appétit de vivre contagieux.

Des baisers et des larmes

Dans ce bouquet de portraits, voici François Jeanson, le philosophe, Truffaut et les autres, la divine Jeanne Moreau. Il y a une petite chienne, quelques lectures, Blandine et l'amit  , exactement ce qui compte à vingt ans. Godard, à lui seul, fait de la magie, et Anne Wiazemsky lui rend un merveilleux hommage.

Dans *Mon enfant de Berlin*, elle a raconté comment ses parents se sont connus. Ce livre-ci est plus drôle. *Une année studieuse* débute aux *Cahiers du cinéma*. C'est symptomatique: les images dirigeaient l'idée que cette génération se faisait du bonheur. Comme au cinéma, l'excitation suit les larmes, et de bizarres sensations font le scénario: *«Avec lui j'étais à l'abri, protégée, il saurait me défendre contre toutes les méchancetés du monde.»* Tout ce roman vrai baigne dans cette irréalité. Oui, la vie mérite qu'on la réinvente.

Collaboratrice du Devoir

UNE ANNÉE STUDIEUSE
Anne Wiazemsky
Gallimard
Paris, 2012, 262 pages

L'aveuglement

Nous sommes au Japon, dans les années 1990. Au sein d'un couple, d'une famille, où tout a l'air lisse, parfait. Mais où dominent les non-dits, les secrets. Pas de doute, nous sommes bien dans l'univers de la romanc  re québécoise d'origine japonaise Aki Shimazaki.

Tout de suite, nous reconnaissons aussi son style minimaliste,   pur  . Ses phrases courtes. Sa concision, sa sobriété, sa retenue. Sa simplicité. Simplicité apparente, derrière laquelle se trament des intrigues complexes, qui s'imbriquent, s'entrecroisent, entre passé et présent.

Autre particularité: cette façon de lier ses romans entre eux. De faire apparaître, d'un livre à l'autre, les mêmes personnages, mais sous des angles différents. Cette façon de fouiller leurs contradictions, face au poids des conventions, des tabous. Ce don qu'elle a de les faire parler, de leur donner une voix.

Sa première suite romanesque, *Le poids des secrets*, récompensée au fil des ans par le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec et par un Prix du Gouverneur général, s'est achevée en 2009 avec *Hotaru*. Son nouveau roman, *Tsukushi*, est le quatrième d'une autre série.

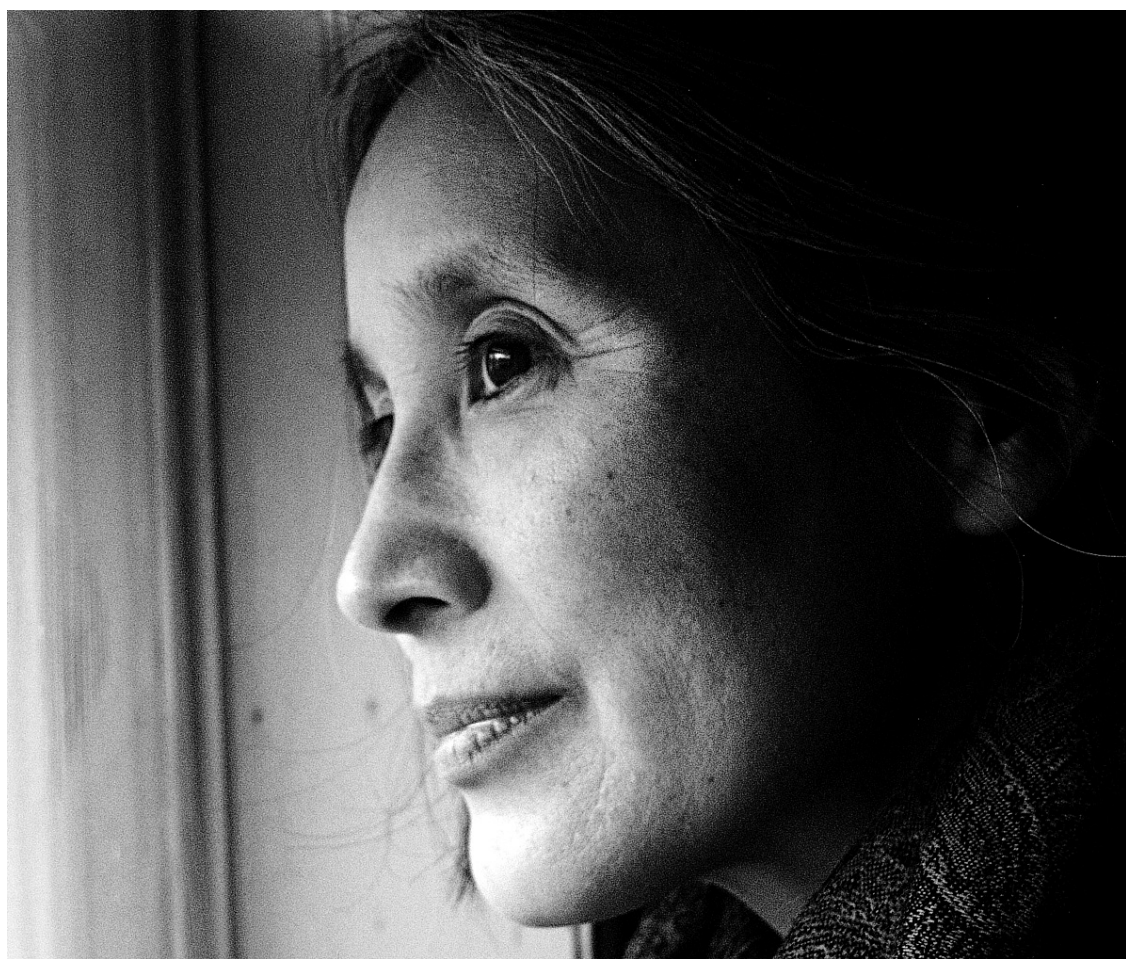
  crivaine atypique, Aki Shimazaki, très certainement. Devenue auteure-culte pour plusieurs, dont moi-même. Chaque fois, je me délecte de voir apparaître un nouveau petit livre de son cru. Tous ne sont pas géniaux, mais je suis rarement d    e.

Je sais qu'autour de moi, certains ont fini par se lasser. Des noms compliqués de ses personnages. Des expressions japonaises qui parsèment ses livres. Des situations alambiquées qu'elle prend plaisir à décliner. De la naïveté de certains de ses personnages... souvent attribuée à l'auteure elle-même.

Pas moi.   a fait partie d'un tout à mes yeux. C'est une signature. Un monde, un univers.   a témoigne d'une démarche. La démarche d'une écrivaine qui a tracé sa voie, tissé sa toile, à partir de ce qui la distingue, la représente, lui colle à la peau. Et qui s'y tient. Envers et contre tout.

J'aime qu'il n'y ait pas de coups d'éclat. Qu'on avance à pas feutrés. Qu'on soit nécessairement dépaysés, puisque tout se passe presque exclusivement au Japon. J'aime le rappel, parfois très bref, parfois fouillé, de l'histoire du pays, de ses guerres, de ses catastrophes.

J'aime aussi la confrontation, constante, entre les gagne-petit et les puissants. La critique sociale. Critique intelligente, constante, des mentalités japo-



D.R.

La romanc  re québécoise d'origine japonaise Aki Shimazaki

naises, de la hiérarchie d'entreprise nipponne. Ce n'est pas acerb  . C'est humain.   a passe par les personnages, d'abord. Par leurs déchirements intérieurs.

Ce qui est fascinant, c'est que chaque livre est autonome, signifiant en lui-même. Chacun se comprend indépendamment des précédents. L'auteure prend d'ailleurs soin, chaque fois, sans qu'il y paraisse, de rappeler succinctement les faits importants qui contiennent d'avoir une résonance dans l'histoire qu'elle est en train de raconter.

Mais pour qui connaît les romans précédents de la série, le plaisir est redoublé. Des clins d'  il nous arrivent au tournant. Des coïncidences se produisent, qui éclairent le passé sous un nouveau jour.

Et puis, des personnages qui étaient secondaires occupent soudain le haut du pavé. Ils prennent en charge, tour à tour, d'un livre à l'autre, le récit, donnant un tout autre sens aux   v  nements racontés, ou seulement évoqués, précédemment.

ICI, dans *Tsukushi*, c'est Y  ko qu'on entend penser, qui se raconte, sans fard. Qui dit comment elle a été flou  e. Pendant des années. Elle qui croyait être heureuse. Qui croyait avoir fait le bon choix en abandonnant, 13 ans auparavant, son fiancé. Dont elle était enceinte. Sans le savoir.

   l'époque, elle a laissé tomber l'homme de son âge dont elle était amoureuse pour épouser un riche banquier plus   g  . D  bonnaire, ce dernier a accepté d'être officiellement le père de l'enfant. C'est demeuré leur secret. Depuis 13 ans.

Si elle s'est sentie coupable sur le coup de cette rupture inattendue, si sa trahison la tarau-

de encore un peu de temps en temps, elle a fini par se faire une raison. Et par trouver son bonheur.

Que demander de plus? Elle vit entourée de domestiques dans une grande maison à l'occidentale, que beaucoup lui envie. Elle adore sa fille, qui le lui rend bien. Et elle a un mari qui se montre d'une délicatesse et d'une gentillesse exceptionnelles.

Dans ses mots à elle, ça donne ceci: *«Takashi Sumida me paraît un mari presque parfait. Il est tendre, intelligent et compréhensif. C'est aussi un bon papa.»* Et plus loin: *«Je suis fière d'être sa femme.»*

Mieux encore, cet homme à qui elle a appris à s'attacher jour après jour, elle l'aime profondément. Elle en est convaincue aujourd'hui. Aucun doute dans son esprit, elle a fait le bon choix il y a 13 ans.

Bref, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Jusqu'à ce que... Jusqu'à ce que le passé la rattrape. Qu'elle se sente à son tour trahie. Que

les masques tombent.

Une histoire de double vie, finalement. Où plane l'ombre de Mishima. On n'en dira pas plus là-dessus. Mais le château de cartes va s'écrouler. Et ça va être terrible.

On s'en doute, dès le début. On le sent. Pas elle. Pas Y  ko. Elle ne voit rien venir, aucun signe. Elle s'aveugle le plus longtemps possible. Mais comment a-t-elle pu être si dupe, si naïve?

Quand la vérité lui saute à la figure, c'est toute sa vie, ses choix passés, qu'elle remet en question. Que faire maintenant? Elle s'apprête à commettre un geste qu'elle veut irrévocable. Mais lequel, au juste? Et le fera-t-elle?

La fin reste ouverte. Et appelle une suite... Que je vais m'empreser de lire, c'est sûr.

TSUKUSHI

Aki Shimazaki
Lem  ac / Actes Sud
Montréal, 2012; 142 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 27 février au 4 mars 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENT N   DE SEMAINES

Romans québécois

1	Petals' pub	Arlette Cousture/Libre Expression	1/6
2	En 1837, j'avais dix-sept ans	Françoise Qu��lette/Libre Expression	-/1
3	La vie épique de Charlotte Lavigne • Tome 2...	Nathalie Roy/Libre Expression	2/2
4	A.N.G.E. • Tome 10 Obscuritas	Anne Robillard/Wellan	3/8
5	Défense de tuer	Louise Penny/Flammarion Québec	4/8
6	Mémoires d'un quartier • Tome 10 Évangéline, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	8/16
7	Félicité • Tome 1 Le pasteur et la brebis	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	7/7
8	Bonheur, est-tu à?	Françoise Ruel/Libre Expression	6/19
9	Sainte Flanelle, gagnez pour nous!	Claude Dionne/VLB	9/3
10	Molphas • Tome 1 Le cas des casiers camassiers	Patrick Sénécal/Allre	5/18

Romans   trangers

1	Storyteller	James Siegel/Cherche Midi	2/4
2	Hôtel Adlon	Philip Kerr/Du Masque	1/6
3	Les anges de New York	Roger Jon Elory/Sonatine	3/3
4	Froid d'enfer	Richard Castle/City	-/1
5	��il pour ��il	James Patterson Howard Roughan/Archipel	7/7
6	Le palais de minuit	Carlos Ruiz Zaf��n/Robert Laffont	4/5
7	Limnon	Emmanuel Carrère/POL	6/16
8	Toyer	Gardner McKay/Cherche Midi	-/1
9	L'inconnue de Gibraltar	Marek Halter/Robert Laffont	8/2
10	Level 26 • Tome 3 Dark revelations	Anthony E. Zulkar/Michel Lafon	-/1

Essais québécois

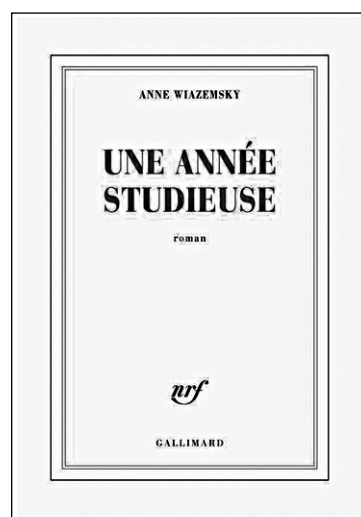
1	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boréal	4/2
2	C'était au temps des mammouths laineux	Serge Bouchard/Boréal	1/4
3	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lis��e/Alain Stanké	2/6
4	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Laferrière/Boréal	5/13
5	Le petit tricheur. Robert Bourassa derrière le masque	Jean-François Lis��e/Québec Amérique	6/2
6	L'��tat contre les jeunes. Comment les baby-boomers...	Éric Duhaime/VLB	3/6
7	Maïa inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André C��dillot André Noël/Homme	7/71
8	Université inc. Des mythes sur la hausse des frais...	Éric Martin Maxime Qu��llet/Lux	10/3
9	De colère et d'espoir	Françoise Davit/Écosociété	-/1
10	De quoi le Québec a-t-il besoin?	J. Barbe M.-F. Bazzo V. Marissal/Lem��ac	-/1

Essais   trangers

1	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal	1/5
2	Petit cours d'autodéfense en ��conomie. Labc du capitalisme	Jim Stanford/Lux	4/17
3	Indignez-vous! (Edition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène	3/3
4	Une rencontre	Milan Kundera/Gallimard	9/2
5	Le sexe ni la mort. Trois essais sur l'amour et la sexualité	André Comte-Sponville/Albin Michel	2/3
6	L'islam et le réveil arabe	Tariq Ramadan/Presses du Château	-/1
7	Génocide et propagande. L'instrumentalisation politique...	Edward S. Herman David Peterson/Lux	-/1
8	Humain. Une enquête philosophique sur ces révolutions...	Monique Ait��n Roger-Pol Droit/Flammarion	-/1
9	Mon enfant n'est pas à vendre	Joel Bakan/transcontinental	5/7
10	Anonymous. Pirates informatiques ou altermondialistes...	Frédéric Berdeau Nicolas Danet/ Fyp ��ditions	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

   BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



Olivieri
librairie • bistro

Olivieri

Au cœur de la société

Mercredi 14 mars
   19 h 00

MATHIEU BOCK-CÔTÉ
FIN DE CYCLE

Entrée libre
Réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LE QUÉBEC EST-IL    LA FIN D'UN CYCLE POLITIQUE ?

CAUSERIE autour du dernier livre de Mathieu Bock-Côté

Avec

MATHIEU BOCK-CÔTÉ

Sociologue et chroniqueur, il est l'auteur de *Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois* publié aux   ditions du Boréal (2012).

ÉRIC BÉDARD

Historien et professeur à la TELUQ, il est notamment l'auteur de *Recours aux sources. Essai sur notre rapport au passé* (Boréal, 2011).

CHARLES-PHILIPPE COURTOIS
Historien et professeur, il est notamment l'auteur de *La Conquête. Une anthologie* (Typo, 2009).

ANIMATEUR :

ANTOINE ROBAILLE
Correspondant parlementaire à Québec pour *Le Devoir*.

ACHAT    DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION



Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Livres anciens avant 1800

Americana et Canadiens :
• Relations des Jésuites,
Relations de voyages...
• Incunables québécois,
Patriotes, Riel...

Reliures d'art anciennes et modernes

Fonds universitaires :

• Littérature, Philosophie,
Sciences humaines
• Pléiade

Livres d'art et livres d'artiste

Refus Global, Le Vierge incendié
Expertise de documents et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

LITTÉRATURE

Littérature américaine

L'attrape-queue

Ce que j'aime du roman étasunien contemporain, c'est sa dimension territoriale pleinement assumée. Pour visiter les petites villes du Montana, les bleds profonds du sud du Mississippi, il n'y a pas mieux. Pendant ce temps, le roman québécois récent vous entraîne en Russie, en Chine, dans une Amérique du Sud imaginaire et en Louisiane, où il fait parler les Noirs de là-bas comme des franchouillards de Clermont-Ferrand. Évidemment, si le but est d'entrouvrir la porte des éditeurs parisiens, n'importe quelle ville

LOUIS
HAMELIN

espagnole inventée vaut mieux que Val-d'Or ou Baie-Comeau.

Ce que j'aime moins du roman étasunien contemporain, c'est son conservatisme narratif assez souvent étrié. Que le livre me tombe des mains au bout de 30 pages, comme le dernier McGuane, ou de 200, comme *Le retour de Silas Jones* de Tom Franklin, la raison est la même: l'ennui secrété par la forme, l'impression d'avoir affaire à un récit de commande dans le premier cas, à un long devoir dans le second. Sous la faconde de l'incroyable rancher des lettres américaines comme dans (chez Franklin) le *sheriff-show* de l'Afro-Amérique profonde qui a soutiré à un Philip Roth, probablement distraité ce jour-là, l'inévitable comparaison de commande avec Will Faulkner, on entend le ronron satisfait du mythe. On dirait que rien n'a sérieusement ébranlé cette littérature depuis l'*American Psycho* de Brett Easton Ellis et, sur le plan personnel stylistique, les romans de Cormac MacCarthy.

J'ai peur de me montrer injuste envers McGuane et j'y reviendrai peut-être. Une incarnation de la Frontière si peu démodée que le très métropolitain et très sélect *New Yorker* a fait paraître deux nouvelles de sa griffe seulement dans la dernière année, ça appelle des égards. Dans *Sur les jantes* (le dernier McGuane), un personnage confie son amour des Grandes Plaines, avec «leurs étendues tristes, poussiéreuses et monotones» et leur «glorieuse et insoupçonnable beauté». «On dirait une description des toilettes pour hommes à la gare de Grand Central», observe son interlocuteur. Aujourd'hui, je vais m'intéresser à la poésie des toilettes pour hommes new-yorkaises et, pour les vieux cow-boys de la prose et les sous-Faulkner de service, on repassera.

Deux des principales pépinières d'écrivains des États-Unis, l'Iowa Writer's Workshop et le *New Yorker*, sont mentionnées dans les notes de presse et la page de remerciements dont s'enveloppe *Vie animale*, le premier livre de Justin Torres. On est ici bien loin des poncifs littéraires de nos voisins du Sud: le roman, si c'en est un, fait 139 pages bien aérées, réparties en 19 courts chapitres (on pourrait aussi dire, plus exactement, des tableaux). D'emblée, on a un style, s'imposent un ton, un «on». Les mots se bousculent dans l'urgence d'une voix singulière dont on comprend vite qu'elle restera déterminée à élever son cri même en l'absence de toute histoire cohérente à raconter. Ce qui la distingue déjà notablement des sages et pépères narrateurs cités plus haut.

«On», ce sont trois frères, de Brooklyn et basanés, melting-po-

teux, quelque chose comme des Portoméricains. Leur mère avait quatorze ans, et le père seize, à la conception de l'ainé. Paps est veilleur de nuit et Ma bosse à l'usine, de nuit elle aussi. Parfois, Paps disparaît pendant des jours. D'autres fois, il tapoche Ma si fort qu'il est obligé, après, de raconter une histoire de dentiste un peu tordue pour expliquer aux enfants l'état des mâchoires maternelles. Le plus jeune a sept ans au début du livre. La trame sombrement impressionniste de cette succession de scènes de vision, entre scalpel et coups de pelle et appels d'air, empêche de saisir combien d'années se sont écoulées à la fin, mais il sera assez vieux pour aller offrir son petit cul à un chauffeur d'autobus bien gras par une nuit neigeuse de la Grosse Pomme. Dans son genre, c'est un roman d'initiation.

Et c'est, surtout, une célébration de la fraternité au sens génétique du mot, de l'enfance immortelle des jeux et des terrains vagues, de la chaleur qui reste dans le monde quand le froid pénètre les os et qu'il ne reste presque plus rien à manger. On peut porter des vêtements trop grands, hériter via la charité publique de la garde-robe d'un soldat tombé en Afghanistan et avoir quand même de l'amour à revendre. Cela aussi fait partie de la dure réalité biologique dont nos séances de magasinage du samedi au Wal-Mart nous permettent un instant de nous croire émancipés, mais qui n'attend que l'occasion de se rappeler à nous. «[...] on avait le droit d'être ce qu'on était, des créatures apeurées et vengeresses — des petits animaux qui s'agrippaient à leur besoin.»

Le titre renvoie aux *Lois* de Platon, citées en exergue: «De tous les animaux sauvages, le garçon est celui qu'il est le plus difficile de manier...» Le père de l'idéalisme semble plutôt bien renseigné. Mais rien ne dure, les garçons deviennent des ados, les ados de mauvais garçons: drogue, nuits, filles, vols avec effraction. «Ils mettraient des quantités de voitures dans le fossé. Puis ils vendraient des trucs pornos. Assez vite, ils vivraient à la marge. Au boulot, ils rencontreraient des garçons comme eux [...]. Ils passeraient leurs soirées dans des appartements en sous-sol avec des types qui élevaient des serpents dans des aquariums. [...] Ils n'étaient ni effrayés, ni dépossédés, ni fragiles. Ils étaient tout en possibilités. Bientôt ils enjambreraient ce fossé. Bientôt ils auraient du fric.»

Mais pour celui qui déjà se démarque, qui a «des bonnes notes et des manières de blanc», tient un journal, aime les livres et les garçons, cloué à sa différence, ce sera encore moins facile: «Voilà ce que je faisais en cachette d'eux, j'étais autour des toilettes des hommes à la gare routière. C'est cette odeur qu'ils avaient perçue.» Quand le narrateur, à la fin, marche cinq kilomètres sous la neige pour trouver, au bout de la nuit, ces toilettes publiques, j'ai pensé à *L'attrape-cœur* de Salinger. Le monde est une pyramide alimentaire et sacrificielle où nous errons, les grands incompris étant les plus exposés.

VIE ANIMALE

Justin Torres
Traduit de l'anglais par Laetitia Devaux
Éditions de l'Olivier
Paris, 2012, 143 pages

Les adultes, des girouettes!

SUZANNE GIGUÈRE

C'est un ouragan de vie dans lequel nous sommes pris en ouvrant le roman. Jeanne Côté, dix ans, en insurrection permanente contre les adultes, refuse d'être une enfant. «L'enfance, c'est quatre murs couverts de marques pour les jours, rayés d'un trait pour les semaines parce qu'on veut en sortir au plus vite.» Fillette vive et joyeuse, elle se croit destinée à un grand avenir, puisqu'elle partage les initiales de Jésus Christ et de Jacques Cartier. Entourée d'une mère qui passe son temps à refaire le monde avec ses amies et d'un père au sourire précieux parce que rare, Jeanne est dotée d'une observation aigüe. À l'école, pendant le cours d'histoire, elle se dit que quelque chose ne tourne pas rond avec Jacques Cartier. Elle demande à sa maîtresse comment il a pu découvrir le Canada si les Indiens habitaient déjà ce pays avant lui. Jeanne a une sorte de fascination pour les Indiens d'Amérique et pour ce rescapé des camps, un certain D' Henry, porte-étendard de la lutte des femmes pour le droit à l'avortement, menacé d'emprisonnement. Nous sommes dans le Québec des années 1970.

Un jour, la mère de Jeanne déclare qu'elle veut vivre en harmonie avec la Terre-mère et bâtir un monde meilleur. Jeanne, son petit frère et ses parents se retrouvent au sein d'une commune dans les Cantons-de-l'Est. À l'école de la vie, les enfants ont le droit de donner leur opinion sur tout. Jamais entre quatre murs, la vache qui a vélé toute la nuit leur parle de biologie, le ciel les instruit en anatomie, Purusha — «homme cosmique» en sanskrit — la *Bhagavad-Gita* sous le bras, leur enseigne le détachement. Le potager les nourrit, ils ne consomment ni viande («il est si cruel d'exploiter ces pauvres bêtes») ni sucre, les tubercules cuits à la vapeur sont plus sains. Dans la commune, il n'y a pas de miroir, car la vanité est bannie. «Nous vivons ici comme sur une île et nos grands-mères sont devenues floues, comme le reste du monde sur la terre ferme.» La peinture du mouvement hippie et du *flower power* est drôlement mordante.

Un jour, la mère de Jeanne déclare qu'elle veut vivre en harmonie avec la Terre-mère et bâtir un monde meilleur. Jeanne, son petit frère et ses parents se retrouvent au sein d'une commune dans les Cantons-de-l'Est. À l'école de la vie, les enfants ont le droit de donner leur opinion sur tout. Jamais entre quatre murs, la vache qui a vélé toute la nuit leur parle de biologie, le ciel les instruit en anatomie, Purusha — «homme cosmique» en sanskrit — la *Bhagavad-Gita* sous le bras, leur enseigne le détachement. Le potager les nourrit, ils ne consomment ni viande («il est si cruel d'exploiter ces pauvres bêtes») ni sucre, les tubercules cuits à la vapeur sont plus sains. Dans la commune, il n'y a pas de miroir, car la vanité est bannie. «Nous vivons ici comme sur une île et nos grands-mères sont devenues floues, comme le reste du monde sur la terre ferme.» La peinture du mouvement hippie et du *flower power* est drôlement mordante.

POÉSIE

Entre vacuité et atrocité

HUGUES CORRIVEAU

Voici un exemple d'un problème quasi insurmontable que rencontre parfois un éditeur quand il reçoit un manuscrit moins bon que les précédents d'un auteur maison. Que faire? Le lui refuser, au risque de le voir partir chez quelqu'un d'autre? Le supplier de ne pas le soumettre à un tel dilemme? Ou le publier quand même, en souhaitant que, plus tard, cela sera meilleur? Dans mes paysages, de Stéphane D'Amour, vient pourtant de paraître aux Herbes rouges, pour notre plus grand désarroi.

J'avais dit du bien, ici même, de son premier recueil, *L'île*. Je ne dirai pas la même chose de ce troisième opus, tant l'œuvre paraît souvent mince et les descriptions semblent anémiques: «mon nez pas si gros que ça / ne sent rien contre le reflet froid / l'haleine rafraîchit les arbres nus / dans le parc enfoui» (*Parc Molson no 1*). Ça, c'est le premier des 55 poèmes consacrés à ce parc. On souffre déjà un peu.

Au-dessus des toits près du pont Jacques-Cartier, l'enseigne de la Molson scintille: «voici bleue bleue bleue bleue mauve /

bleue bleue bleue mauve mauve / bleue bleue mauve mauve mauve mauve l'heure». Le «blanc» n'est pas en reste qui reviendra 18 fois, contre 16 pour le vert et 9 de plus pour le bleu (nous ne compterons pas les mauves, bruns, roses, gris, jaunes, rouges, argentés et orangés).

L'auteur nous emmène aussi à Berthier-sur-Mer (49 fois), où on aura droit à cette confidence surannée: «piqués d'étoiles les frênes / m'abritent / à l'orée du sommeil»; ou à Val-David (47 fois), alors que la «neige mouillante et poreuse / gruge l'obombré / [quand] s'exonde sa brillance». Si l'auteur ne nous épargne pas l'éculé le plus plat dans «chaque / feuille / imaginée / au total des souvenirs», il fait sonner la consonne en «-ki / - / - ophone / - / - sax / - / - osque» tout autant que les «émotions verticillées», sans doute au moment où «s'y expriment [sa] force [sa] mécanique [sa] finitude / universelles». Laissons-le là.

Humour potache

Alain Fiset avait titré son sixième recueil *Je suis un fumier!* Il avait fait suivre son épanchement, dans le septième

me, en nous apprenant tout sur *Le condom de l'amitié*. Il étale de nouveau son raffinement irrémédiable dans son dixième recueil en nous confiant que *La beauté est incurable*. L'éditeur nous précise qu'un homme y rencontre une femme, qu'il «a dans la peau, comme une bactérie pathogène». Peut-être s'agit-il de «cette conférencière [qui] parle l'émotion avec aplomb. Elle souligne l'électricité des sentiments, explique comment la générer lors d'une panne d'amour.» Peut-être était-ce «elle, le clou du buffet, avec, en plus, une voix beurrée qui se mariait avec mon morceau de pain». L'insignifiance abyssale de cet extrait laisse pantois. Le ton est donné de cette poésie «calembourique» qui insistera sur le fait qu'«avec cinq phrases vagues, on peut bâtir un océan».

L'amoureuse relation scatologique ou les rapports sadomasochistes décrits dans ce recueil nous font souvent sursauter, tout comme le propos malsain du livre glauque et provocateur, dans l'étalage du mal qui fait mal, du plaisir qui en dépendrait. L'auteur y sanctifie la souffrance, y glorifie les petites et grandes tortures, le corps suppurant et saignant, comme

me, en nous apprenant tout sur *Le condom de l'amitié*. Il étale de nouveau son raffinement irrémédiable dans son dixième recueil en nous confiant que *La beauté est incurable*. L'éditeur nous précise qu'un homme y rencontre une femme, qu'il «a dans la peau, comme une bactérie pathogène». Peut-être s'agit-il de «cette conférencière [qui] parle l'émotion avec aplomb. Elle souligne l'électricité des sentiments, explique comment la générer lors d'une panne d'amour.» Peut-être était-ce «elle, le clou du buffet, avec, en plus, une voix beurrée qui se mariait avec mon morceau de pain». L'insignifiance abyssale de cet extrait laisse pantois. Le ton est donné de cette poésie «calembourique» qui insistera sur le fait qu'«avec cinq phrases vagues, on peut bâtir un océan».

L'amoureuse relation scatologique ou les rapports sadomasochistes décrits dans ce recueil nous font souvent sursauter, tout comme le propos malsain du livre glauque et provocateur, dans l'étalage du mal qui fait mal, du plaisir qui en dépendrait. L'auteur y sanctifie la souffrance, y glorifie les petites et grandes tortures, le corps suppurant et saignant, comme

signes manifestes d'un amour orgasmique. On connaît pourtant tous la chanson de Boris Vian, *Fais-moi mal, Johnny*. A quoi sert-il de rameuter de vieux réflexes? Les textes se targuent aussi de philosopher quand il s'agit de trouver le «parfait équilibre entre la souffrance existentielle et le bonheur d'être souffrant». C'est ce que le poète explique clairement: «J'avoue que j'adore lorsque ses bleus et ses cicatrices se marient pour ne raconter qu'une seule histoire: la violence promise à celle qu'on aime.» Alors, comment s'étonner de cette ultime déclaration: «Une femme qui ne connaît ni l'attrait des sévices ni le pouvoir de la douleur m'ennuie?» Proche du 8 mars, cette lecture terrifie.

Collaborateur du Devoir

DANS MES PAYSAGES

Stéphane D'Amour
Les Herbes rouges
Montréal, 2012, 70 pages

LA BEAUTÉ EST INCURABLE

Alain Fiset
Les Herbes rouges
Montréal, 2012, 138 pages

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Cadix ou le cul du monde

CHRISTIAN
DESMEULES

Fasciné par l'époque des guerres napoléoniennes, Arturo Pérez-Reverte a fait de Cadix, cité corsaire andalouse et «ville blanche comme les voiles d'un navire», le théâtre de son dernier roman historique. Pendant deux ans, de 1810 à 1812, à l'aube de son déclin soudé à la perte imminente des colonies espagnoles des Amériques, la ville assiégée a su résister face à l'armée la plus puissante du monde, tan-

dis que Joseph Bonaparte était bien assis sur le trône d'Espagne à Madrid.

Une tête d'aigle et un peu de sang sur les mains, Rogelio Tizón Peñasco, commissaire de police chargé des Quartiers, Vagabonds et Étrangers de passage, sait tout ce qui grouille dans ce «cul du monde» ouvert sur l'Atlantique, où entrent l'or et les richesses à grands coups de galions depuis les colonies du Nouveau Monde. Un drôle d'oiseau.

Cadix, ou la diagonale du fou, c'est aussi Lolita Palmas, Théri-

tière célibataire d'une société de commerce maritime qui doit jongler avec les difficultés financières. C'est un capitaine corsaire engagé par l'armatrice, Pepe Lobo, sensible au charme de sa nouvelle patronne. Un taxidermiste ennemi de la monarchie, animé par l'esprit des Lumières, qui répertorie pour le compte des Français les points d'impact des bombes dans la ville. Et puis il y a les contrebandiers, espions, guérilleros, passeurs et militaires de tous les côtés.

Au milieu de tout ce chaos,

des meurtres en série de jeunes filles vierges, assassinées à l'endroit même où tombent les bombes tirées de l'autre côté de la baie par les Français. Vite obsédé par l'affaire, impatient joueur d'échecs, c'est un Tizón hors de contrôle qui jongle bientôt avec les théories de café les plus invraisemblables («Un excès de théorie conduit à un excès d'imagination»). Peut-être parce que la perverse sensibilité du meurtrier sans visage coïncide un peu avec la sienne.

Pérez-Reverte, écrivain espagnol né en 1951, auteur du *Club Dumas*, du *Cimetière des bateaux sans nom*, de *La reine du Sud*, créateur du capitaine Alatriste, a été journaliste pendant plus de vingt ans, correspon-

dant de guerre au Salvador et au Nicaragua, au Mozambique ou en Bosnie. Il sait que derrière toute guerre se déploie surtout la sensation d'horreur, la peur et les petits miracles d'humanité grise de tous ceux qui en vivent. A sa manière, il nous le fait sentir.

La finesse d'Arturo Pérez-Reverte nous préserve, malgré nous, des fins heureuses. Comme un écho triste, peut-être, au destin historique de l'Espagne qui le désole. «La victoire contre Napoléon est, à mes yeux, une défaite», confiait l'écrivain dans un entretien récent accordé au *Nouvel Observateur*. Elle nous a valu 200 ans du pire obscurantisme. En 2011, nous en payons encore le prix.»

Cadix ou la diagonale du fou

tient du roman corsaire — manœuvres navales, duels et abordages compris —, de l'histoire d'amour et de la fresque militaire. Un suspense historique habile, et parfaitement traduit, qui se tient loin des facilités du manichéisme. «Tout peut arriver quand un dieu y travaille» (Sophocle). C'est un peu l'esprit qui souffle sur les romans d'Arturo Pérez-Reverte.

Collaborateur du Devoir

CADIX, OU LA DIAGONALE DU FOU

Arturo Pérez-Reverte
Traduit de l'espagnol par François Maspero Seuil
Paris, 2011, 768 pages



SSCOTT

Pour *Mémoires d'une enfant manquée*, Brigitte Pilote tisse une histoire dans cette longue tradition du faux «je».

Jeanne grandit à toute allure dans la commune et connaît ses premiers émois quand Damien lui dit qu'elle est belle et lui récite un poème du *Cantique des cantiques*. Ici, on corne la page pour revenir y relire ces quelques lignes empreintes de poésie: «J'ai fait tomber ma robe sur la grève pour descendre avec lui dans l'eau claire en prenant soin de brouiller mon reflet.» Puis, l'intrigue se teinte de tristesse après le suicide du professeur de la commune. «Sans Purusha, nous n'avons plus rien à faire ici.» Jeanne fugue avec tous les enfants. Après son arrestation, sa photo avec les policiers attire l'attention d'un cinéaste américain qui veut faire un film sur sa vie. Encore une fois, les adultes veulent avoir le beau rôle et tout se met à aller de travers. Décidément, les grandes personnes qui entourent la fillette vont «toute leur vie tourner comme des girouettes au gré du vent». Jeanne entre dans une «colère vésuvienne» libératrice et

part vivre chez sa tante à Amos. Elle s'inscrit à l'école et nous laisse avec une dernière image: son journal intime sur la table.

La littérature est un espace de liberté. Ou alors elle n'a pas besoin d'être. À travers la voix singulière de son attachante héroïne, Brigitte Pilote invente. Elle ne cesse d'inventer, dans cette longue tradition du faux «je». *Mémoires d'une enfant manquée* est un premier roman mouvementé, nourri d'un fonds permanent d'images, grave et percutant, traversé par un humour subtil qui retentit longtemps en nous.

Collaboratrice du Devoir

MÉMOIRES D'UNE ENFANT MANQUÉE

Brigitte Pilote
Éditions Stanké
Montréal, 2012, 160 pages

LIVRES

Polars

Dans l'horreur ordinaire

MICHEL BÉLAIR

Période faste pour les amateurs de polars! Il y a quelques semaines à peine, Philippe Kerr lançait ici son *Hôtel Adlon* et voilà que, coup sur coup, les gros livres de trois autres grandes pointures tombent presque en même temps sur mon bureau: R. J. Ellory, Deon Mayer et Arne Dahl. C'est presque trop! Et comme ce sont d'énormes briques et que l'on ne fera surtout pas comme si on les lisait en même temps du pied gauche qu'en écrivant... commençons par ce très dur *Les anges de New York* de R. J. Ellory.

Nous y suivons une enquête de l'inspecteur Frank Parrish du NYPD: un *junky* vient d'être trouvé dans une ruelle avec une balle dans la tête. Comme c'est aussi un «informateur» de Parrish qui le connaît plutôt bien, il fouille son appart... et y trouve le cadavre d'une jeune adolescente. Ça y est, c'est parti! Nous voilà déjà, sans le savoir, sur les traces d'un tueur en série amateur de *snuff movies*.

Mais cette entrée en matière n'est pas tout à fait juste puisque le livre s'est amorcé plus tôt sur une scène abominable dans laquelle un homme complètement défoncé s'amuse à trancher des jugulaires dans une baignoire... Vous aurez saisi qu'Ellory souhaite encore une fois nous mettre le nez dedans. Après avoir tracé un vaste et sanguinaire portrait de la mafia américaine dans *Vendetta* puis dénoncé les conséquences néfastes de l'alliance entre la CIA et les contras dans *Les anonymes*, il nous plonge ici dans l'horreur ordinaire, la turpitude à la petite semaine qui s'incarne cette fois-ci dans l'insupportable quoti-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

R. J. Ellory lors d'un récent passage à Montréal.

dieu d'un policier new-yorkais.

Très vite, on prend conscience du fait que l'inspecteur Frank Parrish a craqué. On ne sait pas exactement comment ni pourquoi — on l'apprendra par bribes tout au long du livre —, mais l'on comprend rapidement que les récits détaillés qu'Ellory dépeint sans se gêner sont destinés au

mauvaise habitude de se réfugier dans l'alcool, sur son approche cynique de la vie et surtout sur son père: John Parrish, un de ces mythiques «Anges de New York» qui ont débarrassé la Grosse Pomme de la mafia dans les années 1980... et que Frank décrit comme un ripou.

Pendant tout ce temps, l'enquête avance lentement pendant que les cadavres de jeunes adolescentes se multiplient. En se fiant à son intuition plus qu'aux preuves qu'il n'arrive pas à trouver, l'enquêteur identifiera bientôt un suspect... et choisira de compromettre son avenir au NYPD pour parvenir à l'inculper. En parallèle presque, on en apprend chaque page un peu plus sur Frank Parrish, mais aussi sur l'emprise des familles mafieuses qui contrôlaient la ville alors que l'aéroport JFK portait encore le nom d'Idlewild, bien avant que la brigade des Anges de New York ne parvienne vraiment à «nettoyer» la ville...

Comme d'habitude, Ellory a bien fouillé son sujet et il nous livre les résultats de ses recherches à travers la vie tourmentée d'un vrai personnage qui n'a rien du héros de séries télévisées. Bref, *Les anges de New York* est un grand livre... même si on n'y atteint pas tout à fait au sublime des *Anonymes*. Mais il ne faut quand même pas boudier son plaisir.

Le Devoir

LES ANGES DE NEW YORK

R. J. Ellory
Traduit de l'anglais
par Fabrice Pointeau
Éditions Sonatine
Paris, 2012, 551 pages

De l'orgie aux gouzis, gouzis

FABIEN DEGLISE

Ce qui devait arriver arriva. Après 20 ans de débauche, de libertinage, d'alcool en abondance, de stupre, de volutes fumées, de nuits folles, de verres de rouge, de rires gras, de foie gras/champagne, de lendemain de veille douloureux et de parties de jambes en l'air en tout genre, Mademoiselle va devoir revoir les fondements de sa condition d'urbaine. En profondeur.

Les signes ne trompent pas: il y a la fatigue qui arrive à la moitié du premier verre de vin, les nausées du matin, les seins qui changent, les humeurs changeantes plus qu'à l'ordinaire. Et puis il y a cette intuition qui devient de plus en plus forte et qu'un bout de plastique blanc acheté dans une pharmacie va confirmer dans *L'arme fœtale*, tome 4 de la série *Mademoiselle* (Glénat Québec), imaginée par la bédéiste introspective Eva Rollin: oui, la fêtarde est enceinte. Et re-oui, sa vie ne sera plus jamais la même.

Après deux ans d'absence — on vient de comprendre pourquoi —, l'attachant personnage de Rollin, sorte d'alter ego de l'auteur, fait ici un retour remarqué en déplaçant ses peurs, ses angoisses, ses doutes, ses mouvements de panique, ses moments d'euphorie, ses bas, ses hauts sur la mutation radicale qu'il s'appête à négocier. Et ce, avec cet humour décapant qui, depuis l'apparition de l'urbaine, reine des nuits de Montréal et des beuveries faciles, dans son *Manuel de la célibataire*, en 2004, fait sa renommée.

Finis «la clope», «le pinard», le sushi et le café. À la croisée des chemins, la drôle prend conscience des sentiments mêlés qui accompagnent la maternité en opposant la joie de donner la vie à des seins tombants, le bonheur de devenir une mère à la peur que l'enfant ne soit pas d'elle (oui, oui!), à l'angoisse de créer des jumeaux ou un roux et à son incapacité à pouvoir financer ses études. On savoure l'exubérance contrôlée qui finalement se dégage de l'ensemble.

Le Devoir

MADEMOISELLE

TOME 4: L'ARME FŒTALE
Glénat Québec
Montréal, 2011, 160 pages

Une planche de *Les Collins* de Martin Balcer

BANDE DESSINÉE

De la folie et des hommes

FABIEN DEGLISE

C'est l'effet d'entraînement. L'effervescence de la bande dessinée au Québec est en train d'avoir des effets aux frontières proches, comme au Nouveau-Brunswick où Brian Toffu (*La Grande Marée*), nouveau personnage, vient de voir le jour. Sa première aventure s'intitule *Dans la prophétie des cancers*.

Sous la couverture, le dessinateur et scénariste Bertrand Dugas y donne vie à ce drôle d'antihéros, sorte de Michel Risque, journaliste alcoolique et paumé qui, dans une intrigue improbable, va se retrouver à aider le FBI dans une enquête internationale qui marie milieux sectaires, clonage et produits de santé naturels. On résume.

Les ingrédients font sourire, tout comme la facture de cette bédé qui puise finalement dans l'univers de la bédé québécoise des années 60 et 70, avec un scénario qui s'étire un peu trop, des rebondissements qui sentent fort le réchauffé, au point de montrer leur mécanique six pages à l'avance, et son personnage principal, un perdant sympathique qui va finir par sauver le monde malgré lui.

La recette, un brin obsolète, est connue, tout comme celle de *Les Collins* (Axar productions), dernière création de Martin Balcer qui, il y a quelques années, a signé *Le regard des autres* avec Edmond Baudoin. On s'en souvient: le récit, original et profond, mettant en scène un homme, ses yeux et un donneur non consentant, avait été salué par la critique.

La même chose n'est pas jouée d'avance pour *Le dernier souper*, premier tome de cette série qui, en laissant le dessinateur seul aux commandes, fait également apparaître un vide dans le scénario. On se retrouve en Colombie-Britannique en 1885 à l'époque de la construction du chemin de fer. Il y a des hommes, de l'homme, une vague histoire de vengeance, une critique de la survie et des inégalités. En gros. Le coup de crayon est assumé, les cou-



Dans la prophétie des cancers, le dessinateur Bertrand Dugas donne vie à Brian Toffu, journaliste et paumé.

leurs sont riches, mais l'ensemble repose finalement sur un découpage trop confus et surtout trop prévisible... pour convaincre et émouvoir.

Le Devoir

BRIAN TOFFU

Bertrand Dugas
La Grande Marée
Tracadie-Sheila, Montréal,
64 pages

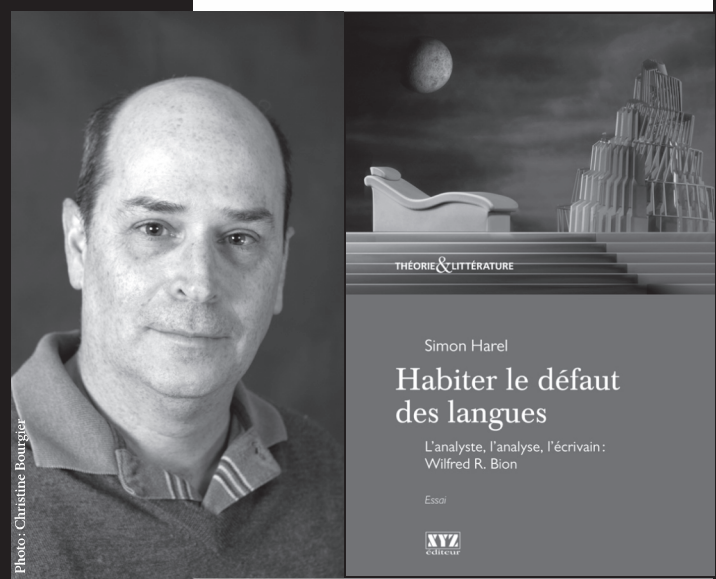
LES COLLINS

Martin Balcer
Axar productions
Montréal, 2011, 64 pages

XYZ
éditeur

Simon Harel

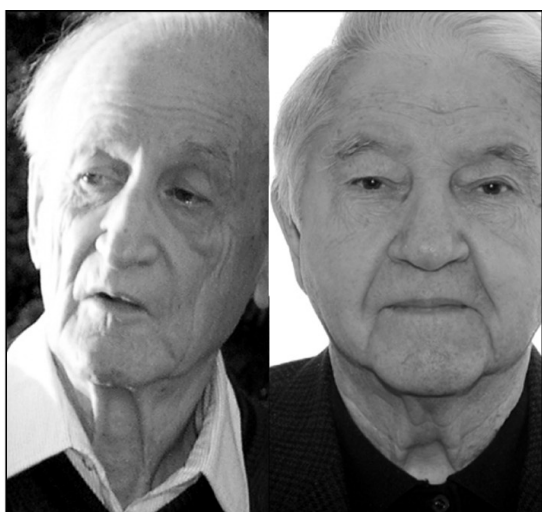
Habiter le défaut des langues



Les mots chez le psy.



www.editionsxyz.com

PIERRE VADEBONCEUR
ET PAUL-ÉMILE ROY

L'écrivain et son lecteur

« C'est le génie de deux immenses Patriotes qui se croisent dans une langue d'une parfaite et harmonieuse correction. [...] Le livre des fins gourmets de littérature à l'état pur. »

- Gilles Rhéaume, *La Presse québécoise*

« Nous avons hâte de continuer la conversation intérieure avec Paul-Émile Roy et Pierre Vadebonceur, qui sont et demeurent spirituellement vivants. »

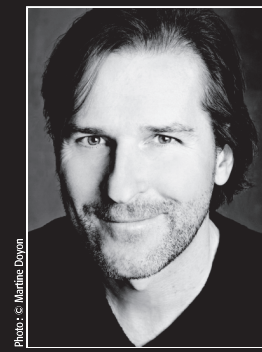
- Marc Larocque, *L'Action nationale*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

Québec

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

Le Hasard et la volonté



« Jean-François Beauchemin écrit des bouquins dans lesquels il y a une petite musique qui me plaît beaucoup. C'est une littérature lente, mais ô combien riche (...); une lecture patiente des mouvements du cœur. »

Tristan Malavoy-Racine, *Voir*

« Tout en finesse, on assiste à une rédemption, mais surtout à une descente au plus profond de ce qui touche à l'âme humaine. L'homme est un poète, qui a le don des mots. »

Josée-Anne Paradis, *Le libraire*

« Ce testament est d'une spiritualité miraculeuse. »

Martine Desjardins, *L'actualité*Québec Amérique
www.quebec-amerique.com

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

ESSAIS

Notre rapport à la France

J'aime la France et les Français. La France, pays de mes origines, n'est plus ma nation, mais elle demeure pour moi une référence obligée et nourrissante. Sa langue est la mienne, ma langue est la sienne, je partage avec elle un grand bout d'histoire et son actualité culturelle et politique continue de me fasciner et de m'inspirer. Je suis québécois et ma fidélité première va à mon propre peuple et à sa culture, mais la France habite mon univers mental.

Depuis des années, je me couche tard tous les samedis soirs pour écouter les Français parler, échanger, s'amuser et débattre sur le plateau de l'émission *On n'est pas couché*, diffusée à TV5. J'aime leur éloquence, leur art du débat, le plaisir qu'ils prennent à argumenter de front. La France, on l'aura compris, n'est pas mon pays, mais, sur le plan culturel, elle ne m'est pas étrangère. Je l'aime comme on aime la jointaine la plus intime qui soit.

J'ai donc lu avec grand intérêt le plus récent numéro de la revue littéraire *L'Inconvénient*,

dont le dossier principal s'intitule «La France et nous». Partisan de l'idée que le Québec a tout à gagner en développant des rapports soutenus et profonds avec la France, j'étais curieux de découvrir ce qu'avaient à dire à ce sujet les intellectuels

souvent grincheux et parfois hautains de ce stimulant périodique. Je craignais, je dois l'avouer, d'y lire une fois de plus les clichés d'intellos québécois sur la grande littérature française tellement plus riche que la nôtre, et patati, et patate.

En déplorant *«L'oubli de la France»* qui règne au Québec, le professeur de littérature Patrick Moreau évite ces poncifs. Les Québécois, écrit Moreau avec raison, semblent avoir renoncé à la part française de leur identité. «*La France et les Français*, constate-t-il, *restent à leurs yeux quelque chose d'extérieur qu'ils ne parviennent pas bien à situer dans leur histoire et encore moins dans leur identité.*» Quand ils veulent s'ouvrir sur le monde, les jeunes Québécois ne rêvent que d'être bilingues, c'est-à-dire de parler anglais.

«*On peut se demander, écrit Moreau, si ce reniement de leur héritage français par une partie des Québécois contemporains ne résulte pas d'un besoin inconscient de se fondre dans une unité nord-américaine perçue comme rassurante.*» Ne peut-on pas croire, en effet, comme le suggère Moreau, que, pour de jeunes Nord-Américains déjà plongés dans un univers commercial-culturel anglo-saxon, «*le contact avec la France et sa culture [constituerait] pour eux une expérience sans doute plus enrichissante*» en matière d'ouverture sur le monde?

Professeur de littérature au cégep, Moreau plaide pour un enseignement qui fait une place à la littérature française, ne serait-ce que pour tenir compte de l'influence qu'a eue cette dernière sur la littérature québécoise. Cette proposition, en soi, ne fait pas l'objet de débats. Tout, ici, est affaire de proportions. La littérature française doit bien sûr avoir une place dans l'enseignement de la littérature au collégial (et même au secondaire), mais ce ne doit pas être, comme c'est encore trop souvent le cas à l'heure actuelle, la première, qui revient à notre littérature nationale. Il ne s'agit pas d'opposer, en un sté-

le débat, une littérature à l'autre, mais de reconnaître qu'il revient au Québec d'enseigner d'abord sa littérature, tout en faisant une place à la littérature française qui, même si elle n'est plus la nôtre, reste celle de nos origines et de notre univers linguistique.

L'oubli de la France que déplore Moreau a des causes. Les adversaires de l'émancipation du Québec, d'hier à aujourd'hui, ont contribué à cet éloignement entre la France et le Québec parce que cela les servait. Présenter les Québécois tels des Nord-Américains comme les autres, notamment en relativisant leur différence linguistique, c'est-à-dire la part française de leur identité, revient à saper la légitimité de leur désir d'indépendance. Un autre groupe, inconsciemment peut-être, a aussi contribué à cette rupture. En se servant de la culture française pour mépriser les balbutiements québécois, les intellectuels d'ici amants de l'Hexagone ont créé un certain ressentiment dans les classes populaires envers l'objet fantasmé de leur désir.

Dans ce numéro, l'essayiste Yannick Roy adopte la posture de ces intellos qui font détester la France en l'aimant. Il affir-

me, par exemple, que les étudiants français auxquels il enseigne sont nettement plus lettrés et plus cultivés que leurs semblables québécois. Deux récents ouvrages viennent pourtant contredire ce mythe de la supériorité culturelle de l'école française. Sophie Coignard, dans *Le pacte immoral* (J'ai lu, 2011), et Natacha Polony, dans *Le pire est de plus en plus sûr* (Mille et une nuits, 2011), montrent que l'école française a exactement les mêmes problèmes que l'école québécoise!

Pour montrer que les jeunes Français sont plus cultivés que les Québécois, Roy mentionne que les premiers ont lu Hugo, Sartre et Balzac, alors que les seconds «*n'ont lu que des œuvres québécoises*». Mais quoi? Ce qui vaut pour les Français (lire la littérature nationale) ne vaut pas pour les Québécois? Dans un souci d'équilibre, Roy lance ensuite que si le niveau culturel des Québécois ne s'est pas élevé depuis 1960, celui des Français, lui, a baissé. Il en veut pour preuve l'absence de personnages d'envergure sur la scène politique française. Connaît-il seulement l'éblouissant chef du

Front de gauche, Jean-Luc Mélenchon?

Monique La Rue se réjouit, pour sa part, de la présence de plus en plus marquée de Français au Québec. Le rapport décomplexé qu'ils entretiennent avec leur langue — ils ne se demandent pas s'ils ont raison de parler français — devrait, dit-elle, nous servir d'exemple. Sur ce plan, elle a raison. Elle s'égare, toutefois, en suggérant que la menace qui pèse sur le français au Québec vient d'abord de notre laisser-aller linguistique.

Une langue, répétons-le, n'est pas menacée parce qu'on la parle mal. On la parle mal ou on la néglige quand son statut social, culturel et économique est dévalué, quand le prestige appartient à une autre langue. A cet égard, on peut toutefois conclure que renouer vraiment avec la France donnerait peut-être aux Québécois le sentiment de la noblesse de leur langue et de leur culture.

louisco@sympatico.ca

L'INCONVÉNIENT

«LA FRANCE ET NOUS»
Numéro 48, février 2012,
186 pages

Sciences sociales

Pour une liberté civique

GEORGES LEROUX

Dans un numéro que la revue *Société* a consacré en 2006 à la pensée de Michel Freitag, Thierry Hentsch parlait de son ami comme d'un «*bûcheron de la pensée*». Au travail sur le vaste chantier critique de la postmodernité, Freitag n'a cessé en effet de «*bûcher*», toujours dans le but de libérer cet espace où une juste analyse des conditions de notre temps nous rendrait plus lucides. Son grand ouvrage de 1986, *Dialectique et société*, a été réédité l'année dernière, dans une version revue, et rien n'annonçait le livre, à tous égards monumental, qui nous arrive de manière testamentaire aujourd'hui.

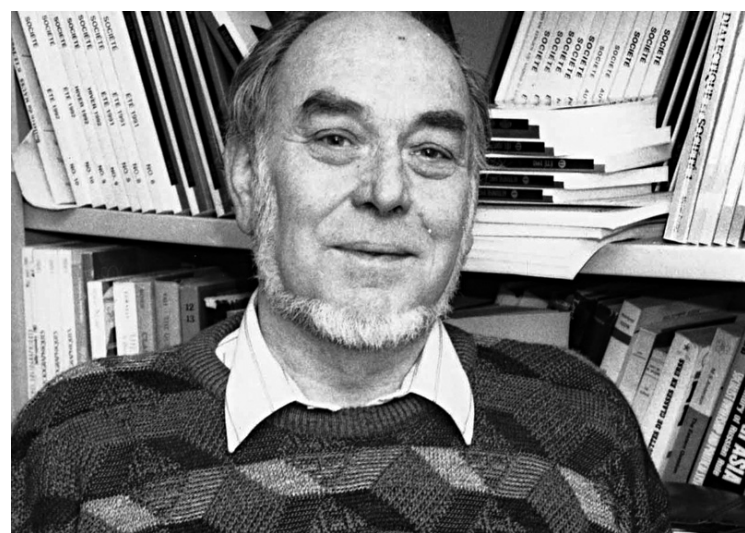
Placée sous l'égide de la pensée d'Hannah Arendt, qui l'accompagne du début à la fin, cette passionnante enquête sur le destin de la liberté moderne apparaît à plus d'un titre comme l'ouverture d'un nouveau territoire philosophique. Hélas, Freitag n'aura pas eu le temps de l'éclaircir. Quand, dans sa conclusion, il présente son livre comme une esquisse sommaire de tâches à venir, on ne peut que déplorer que son décès subit à l'automne 2009 nous prive de la suite.

Perte et érosion

Les pages que nous pouvons lire sont déjà très substantielles et elles s'inscrivent dans le droit fil de *Dialectique et société*. Héritier par bien des aspects de la théorie critique, Michel Freitag entend ici une longue analyse généalogique de la liberté, qui prend pour assise le «*trésor perdu*» de la liberté politique.

Associant, comme Arendt, ce moment originaire de la liberté du monde humain à une époque de vérité, il observe comment cette forme de vie n'a cessé de s'enfoncer dans cet abîme moderne, constitué d'abord par le primat de la liberté de l'individu. La première tâche d'une critique du libéralisme est d'abord de comprendre ce mouvement comme perte et érosion: de la liberté politique centrée sur les autres, on passe en effet à un moment où la liberté se réfère dans la logique économique et dans l'autonomie de la technologie.

Les conséquences de ce vaste processus, impulsé par la modernité technique, sont d'abord l'effacement progressif des finalités humaines réfléchies, la croissance incontrôlée des inégalités sociales, la domination d'organisations impersonnelles et le dévoiement de toute philosophie en «*droit de l'homme*» superficiel. De plus, la mutation du droit libéral vers l'individualisme entraîne la disparition de l'identité de la société elle-



ARCHIVES LE DEVOIR

Dans le débat institué par *L'abîme de la liberté*, Michel Freitag prend fermement parti en faveur de la conception républicaine de la liberté.

même, en tant que sujet de son propre devenir. Dans la foulée du schéma historique et critique qui imprègne tout son travail, Freitag montre comment la pensée moderne a balisé le triomphe de la conception «*libérale*» de la liberté, au détriment de la conception républicaine.

Par son insistance sur le lien allant de la liberté à la propriété, la modernité a en effet conduit au reflux de la liberté politique et à l'exaltation des droits individuels. Dans un très important chapitre sur Kant, Freitag fait voir comment la légitimation de l'individualisme et l'égalisation formelle des conditions d'existence ont trouvé dans sa pensée une justification parfaite. Cela sans compter l'achèvement, chez Locke, de la contractualisation de toutes les obligations.

Déracinement généralisé

Dans le débat institué par ce livre, Michel Freitag prend donc fermement parti en faveur de la conception républicaine de la liberté; à ses yeux, seule cette liberté civique peut freiner le mouvement de dissolution de la solidarité qui ouvre le chemin à une destruction absolue de la société. On retrouve ici la thèse centrale de toute son œuvre: comment demeurer humain dans un monde livré au conflit des puissances organisées et assujéti à des processus systémiques devenus incontrôlables?

Comme l'ont montré ses analyses sur tant de sujets, de l'écologie à l'éducation — qui fait ici l'objet d'un superbe chapitre sur l'humanisme — la poursuite du programme libéral n'a fait qu'accroître les dérives du capitalisme sauvage. Bien sûr, les réactions politiques et culturelles font état de résistances locales, mais, à l'échelle mondiale, on assiste à un déracinement généralisé.

Dans les deux dernières parties de son livre, Michel Freitag s'interroge sur la possibilité de maintenir un universel éthique, au sein de cette globalisation techno-économique. Il évoque à cet égard, en se fondant sur la croissance du pluralisme culturel, la constitution d'un «*œkoumène intercivisationnel*». Attentif à la richesse de ce pluralisme, le philosophe se demande comment le protéger, tout en favorisant la construction d'un «*universum*» «*polyphonique*».

Critique d'une certaine facilité postmoderniste centrée sur la valeur des métissages autant que des fermetures multiculturelles, Freitag défend une solidarité politique, se nourrissant d'une citoyenneté enrichie de ses différences. À quelle liberté en effet peut se raccrocher une communauté politique qui cherche à se reconstituer, sinon à cette liberté civique dont ce livre examine la possibilité et le destin moderne?

Comme toute l'œuvre de Freitag, ce livre appartient à une tradition humaniste, inquiète des dérives du technocapitalisme et désireuse de lui opposer un idéal de la liberté différent. Exigeant, rigoureux malgré des parcours souvent obliques et des développements touffus, il est certes l'œuvre d'un bûcheron. Le travail abattu n'est rien moins qu'immense, les résultats sont inspirants. Dans cette forêt, on risque de se perdre, mais on entend toujours la hache cogneuse du philosophe et on lui est reconnaissant d'ouvrir le chemin.

Collaborateur du Devoir

L'ABÎME DE LA LIBERTÉ

CRITIQUE DU LIBÉRALISME
Michel Freitag
Éditions Liber
Montréal, 2011, 505 pages

Essai littéraire

Marina Tsvetaeva et la poésie rouge

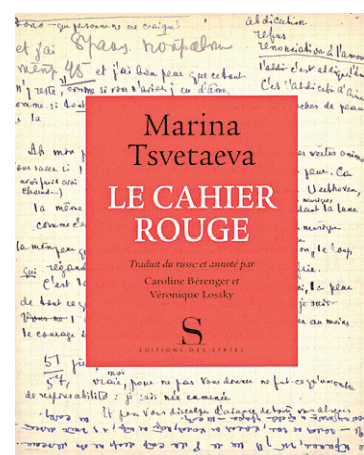
MICHEL LAPIERRE

Peu d'indignés actuels réciteraient les vers de Maïakovski, composés en 1924, à la mort de Lénine: «*Nous sommes / la voix / de la volonté unanime, / de la base ouvrière / du monde entier.*» Le communisme a trahi sa promesse, même si sa poésie demeure. Marina Tsvetaeva, aussi poète, admirait Maïakovski, le «*lutteur*», mais lui préférerait Pasternak, le «*prophète*». Tous trois, pour leur malheur, crurent à la révolution.

Cette foi, plus ou moins éphémère, s'exprimait différemment chez chacun. Voilà ce dont témoigne *Le cahier rouge*, de Marina Tsvetaeva (1892-1941).

Écrites en France (1932-1933), où la native de Moscou, issue de l'intelligentsia, s'était exilée, la plupart des pages sont inédites pour le lectorat francophone. Traduit et annoté par Caroline Bérenger et Véronique Lossky, le beau livre, illustré avec grand soin, renferme la reproduction photographique du manuscrit complet (textes en russe ou directement en français).

Les sympathisants d'Occupations Wall Street et tous les autres que le temps a immunisés sans doute contre la nostalgie du soviétisme, mais nullement contre l'allergie au capitalisme, aimeraient la chaleur de



dans *Ma sœur la vie* (1922), définit la poésie comme «*un bruit de glaçons écrasés*» sait, en effet, inscrire à travers le paysage russe la tragédie d'une libération changée en despotisme.

La vérité germe et finit par envoler. Marina Tsvetaeva explique: «*L'effet de Pasternak est comparable à celui d'un rêve, nous le comprenons en dépit de toute raison.*» Revenue en Russie, elle se suicidera en 1941, comme l'avait fait Maïakovski, 11 ans plus tôt. Le régime stalinien ne semble pas destiné aux poètes.

Pasternak rappellera, dans son roman *Le docteur Jivago* (1957), que la Révolution d'octobre «*était un dieu descendu du ciel*», et le marxisme, «*la grande force du siècle*», mais que «*les révolutions sont faites par des hommes d'action, des fanatiques à aigües, des génies volontairement bornés*». Ces mots, lumineux par la désillusion historique qu'ils traduisent spontanément, Marina Tsvetaeva semblait les prédire en voyant déjà dans l'œuvre du poète tout l'avenir qui débordait des pages.

Collaborateur du Devoir

LE CAHIER ROUGE

Marina Tsvetaeva
Éditions des Syrtes
Paris, 2011, 448 pages

Petites histoires, grand conteur.

Jean-Claude Germain

Nous étions le nouveau monde

2. Le feuilleton des premières

Hurtubise

www.editionshurtubise.com